



HOFFMANN.

LA RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE.



## PENSÉE DOMINANTE

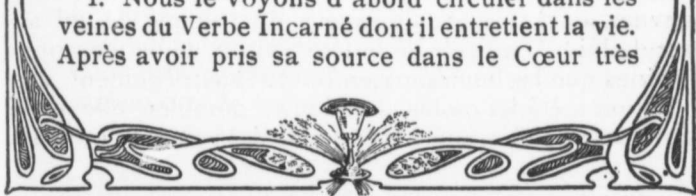
*La Dévotion au Précieux Sang*  
de  
*N.-S. JESUS-CHRIST*



**L**E MOIS DE JUILLET est particulièrement consacré à rendre au PRÉCIEUX SANG le culte qui lui est dû. Ce culte, nous le savons, c'est le culte de l'Adoration, car ce Sang, uni hypostatiquement à la divinité du Verbe, en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est le Sang d'un Dieu.

Ce Sang se présente à nos adorations en trois états différents qui constituent, pour ainsi dire, son histoire.

I. Nous le voyons d'abord circuler dans les veines du Verbe Incarné dont il entretient la vie. Après avoir pris sa source dans le Cœur très



pur de Marie, qui doit à cette prérogative sa prédestination spéciale et le privilège de son Immaculée Conception, le Précieux Sang pénètre dans le Corps du Sauveur et en parcourt tous les organes ; on peut dire que, de tous les éléments dont se compose la sainte humanité de Notre Sauveur, le Précieux Sang est, après le Sacré-Cœur, le plus digne de nos hommages. Car le Sang, nous le savons bien, est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme, c'est la source où sa vie s'alimente, la source qui fait couler cette vie du cœur dans les veines et des veines dans tout le reste du corps. Si donc toute la personne de notre divin Sauveur a droit à notre adoration, nous devons, avec une ferveur plus grande encore, s'il est possible, adorer, dans les veines du Verbe Incarné, son Sang Précieux, comme nous adorons son Cœur, qui fut le foyer où ce Sang s'élaborait aux jours de sa vie mortelle, et qui est maintenant le réservoir qui le garde et la source intarissable d'où il s'épanche.

II. Mais ce Sang divin n'est pas resté dans les veines de Jésus ; nous le voyons, — et c'est là le second aspect où nous pouvons le considérer, — s'en échapper jusqu'à la dernière goutte, pour notre Rédemption. Il a coulé, ce Sang adorable, sous la pression de la crainte, de l'ennui, d'une tristesse mortelle, au jardin de Gethsémani, pendant les trois heures de l'agonie, et avec quelle abondance, nous pouvons le juger par ce fait que cette sueur merveilleuse, traversant tous les pores de son Corps, a humecté ses vêtements, les a transpercés, et s'est répandue jusqu'à terre. On aurait dit que ce Sang avait tant de hâte de se répandre pour notre Rédemption, qu'il n'a pas voulu attendre les bourreaux pour commencer son œuvre de salut.

Ce Sang divin coule ensuite des épaules, de la poitrine, de tout le Corps du divin Maître sous les fouets de la flagellation. et il nous est facile de pressentir, par la barbarie avec laquelle ce supplice a été infligé à notre doux Sauveur, quel ruisseau de Sang a dû tremper le sol autour de lui ! Il a coulé de la tête ceinte de la couronne d'épines que les bourreaux enfoncent sacrilègement, et si l'effusion a été ici moins abondante, combien elle a été douloureuse ! Il a coulé le long de la voie douloureuse,

pendant que Jésus la parcourait, chargé de sa lourde Croix pour aller au Calvaire. Il a coulé, ce Sang adorable, par les plaies profondes que les clous qui le fixaient à la Croix, ouvrirent dans ses mains et dans ses pieds, il a coulé in-tarissable de tout le Corps du Sauveur pendant les trois heures de son agonie. Et toutefois, même après ce grand cri qui annonçait qu'il se livrait volontairement à la mort, par un mystère d'amour le Cœur adorable de Jésus avait encore comme une réserve suprême de ce Sang, mais il fallait que les dernières gouttes de ce Sang du Cœur coulassent aussi pour nous, et la lance du soldat leur ouvre un passage !

C'est pour nous, nous le savons, qu'il a été répandu avec cette prodigalité, le Sang adorable de Jésus. C'est par l'effusion de son Sang qu'Il nous a rachetés de la mort et nous a rouvert le ciel qui était fermé pour nous depuis la faute de notre premier père. Seul ce Sang Précieux avait assez de puissance pour satisfaire à la justice de Dieu. C'est en vain que, jusqu'à la venue de Jésus sur la terre, les hommes avaient multiplié les sacrifices, immolant des victimes et répandant leur sang sur l'autel. Ces sacrifices n'avaient de valeur aux yeux de Dieu que parce qu'ils étaient l'image, la figure du sacrifice unique et véritable où le sang de l'Agneau sans tache devait couler sur l'autel de la Croix.

III. Mais après avoir été ainsi versé pour nous, il fallait que ce Sang divin nous fût appliqué, et c'est ici comme le troisième stade de son histoire. Ce Sang est communiqué à l'Eglise, qui est le Corps mystique de Jésus, pour y être, comme en son divin Chef, un principe de vie surnaturelle, et c'est par le moyen des sacrements, par le moyen surtout du sacrifice de la Messe que s'opère ce nouveau prodige. Il n'y a pas que ceux qui ont vécu à Jérusalem, il y a dix-neuf cents ans, qui aient vu le Précieux Sang et pu l'adorer. Tous les jours nous l'adorons dans le calice de la sainte Messe. Lorsque le calice est élevé, par le prêtre, au-dessus de l'autel, nous savons et nous croyons de toute notre foi que le Sang de Jésus y est dans toute sa plénitude, glorifié et battant les véritables pulsations de sa vie humaine. Oui, le Sang qui a coulé autrefois dans la grotte du jardin des Oliviers, qui



s'est coagulé sous les fouets de la flagellation, qui a arrosé le bois de la Croix, le Sang qui a coulé du Cœur transpercé de Jésus est vivant dans le calice, uni à la personne du Verbe éternel, et nous devons l'adorer dans le prosternement de nos corps et de nos âmes. Il est, ce Sang Rédempteur, dans toutes les Hosties que renferment les tabernacles de nos églises. Oui, dans cette Hostie que, peut-être demain, le prêtre déposera sur nos lèvres, il y a toute la plénitude du Précieux sang !

C'est, en effet, surtout dans la sainte Communion que notre contact est plus intime avec ce Sang divin. Dans tous les autres Sacrements, dans tous les autres actes de notre vie spirituelle, nous recueillons, il est vrai, les fruits du Précieux Sang ; mais ici, dans la Sainte Communion, c'est Lui-même qui coule en nous. Et qui pourra dire la bénie, la divine influence de ce Sang adorable sur notre âme, sur notre corps, sur notre vie ?

Il *illumine* notre intelligence ; il nous fait voir clair à travers la sombre nuée d'erreurs et de préjugés qui égarent les pas de tant de chrétiens ; il nous montre le droit chemin de la vérité et du devoir. Il nous *purifie* en noyant dans ses flots toutes nos convoitises, en nous donnant des habitudes d'humilité, de modestie, de désintéressement, de chasteté. Il dépose dans notre corps lui-même comme une vertu sacrée qui tempère les ardeurs de la concupiscence et qui en affaiblit le foyer. Il nous *fortifie* pour la lutte de tous les jours contre nos passions, le monde et le démon ; il nous donne non seulement la solidité de la résistance, mais l'audace de l'attaque de nos ennemis. Enfin ce sang divin nous *enflamme* d'amour et de zèle pour la gloire de Dieu, il tourmente nos cœurs chrétiens du besoin de se donner, de servir, de conquérir les âmes, et parce que nous sommes impuissants par nous-mêmes à rendre à Dieu assez de gloire pour compenser les outrages des impies, il adore et il intercède en nous ; sa voix toute-puissante se joint à notre faible voix pour rendre gloire à Dieu et implorer sa clémence. Si le sang d'Abel criait vengeance, le Sang de Jésus, lui, crie sans cesse en nous miséricorde.

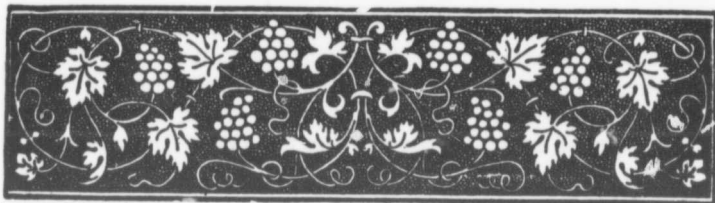
Voilà ce que nous devons au Précieux Sang.

Que conclure sinon que la meilleure manière d'être reconnaissants envers le Précieux Sang, c'est de le recevoir souvent dans de bonnes et ferventes communions, et, après que nous l'avons reçu, d'en vivre, de lui laisser produire en nous tous ses effets salutaires, de nous aban-



O Marie, Mère Immaculée de Jésus, daignez offrir au Père Éternel le Sang précieux de votre divin Fils, pour obtenir qu'au moins un seul péché mortel soit évité en ce jour.

donner à son action ? Puisque c'est le précieux Sang qui nous rachète et nous sauve, plus nous en serons imprégnés, plus nous marcherons en sûreté ici-bas, jusqu'au jour où coulant en nous, dans une dernière communion, il sera notre Viatique, pour passer de la vie du temps à la vie de l'éternité.



## Le Vénérable Cottolengo

*La Communion fréquente  
et quotidienne*

*et la Première Communion des enfants.*

Voici l'opinion et la façon d'agir du vénérable Cottolengo, le saint Vincent de Paul de l'Italie, l'homme de la Providence par excellence, le propagateur de la communion fréquente et quotidienne à Turin, dans le Piémont et en Italie ?

Pour s'ouvrir les trésors du ciel, Cottolengo avait— comme il aimait à le dire— deux clés ; la prière et la communion quotidienne.

Trois ou quatre mille personnes communient ici tous les jours ou presque tous les jours, et, à les voir ainsi s'approcher de la sainte Table, on croirait assister à la communion de Pâques.

“ Pour soutenir le corps, disait Cottolengo, vous mangez tous les jours ; ne laissez pas votre âme sans nourriture.

“ C'est dans la Communion qu'elle trouvera “la sainteté, la patience et l'amour.”

Un curé ne voulait pas admettre ses religieuses— et à plus forte raison ses fidèles — à la communion quotidienne “ Jamais je ne le ferai ! s'écriait-il. Ma conscience ne me le permet pas.”

“ Eh bien ! lui répondit le Vénérable, faites-moi une grâce. Indiquez-moi le livre où vous avez trouvé une pareille défense. Elle n'est pas — autant que je m'en souviens — dans le saint Evangile. Bien plus, si nous

examinons les paroles du Sauveur sur ce divin sacrement et la nature de son institution, qu'il a établie avec du pain et du vin, tout prouve le contraire et favorise la communion fréquente et même quotidienne.

“ Cette défense n'est pas en outre, que je sache, dans les canons de l'Eglise, car son esprit, son désir et sa pratique se trouve manifestement indiqués dans le Concile de Trente, qui voudrait voir ses fidèles assister tous les jours au saint sacrifice et y communier.”

Et à un autre prêtre qui lui disait que, par respect pour le Saint Sacrement et par humilité, il s'abstenait, une fois la semaine, de monter à l'autel, Cottolengo répliqua de cette façon : “Faites comme je vous le dis, et, par humilité, désirez de communier trois fois par jour, si la chose se pouvait.”

Il disait aussi dans une autre circonstance : “ Si on pouvait faire la communion dix fois par jour, on devrait la faire ; mais, puisqu'il n'est permis de la recevoir qu'une fois, du moins, ne doit-on pas s'en priver.”

Il tenait particulièrement à voir les petits garçons et les petites filles s'approcher souvent de la table eucharistique. Il voulait nourrir leur cœur innocent du Dieu de toute pureté. Il désirait qu'il en prit possession le plus tôt possible, afin de les faire s'épanouir, comme les fleurs, aux premiers rayons du soleil.

Et c'est pourquoi, comme on n'admettait les enfants à la Première Communion qu'à partir de l'âge de 10 à 12 ans, il avançait souvent cette époque, et les faisait communier aussitôt qu'il les jugeait disposés à recevoir dignement Notre-Seigneur.

Un jour, entre autres, il se munit de l'autorisation de Mgr l'archevêque de Turin et admit, à la sainte Table, une petite sourde-muette de 7 ans, qu'il avait estimée supérieure à ses compagnes par l'esprit et par le cœur.

Beaucoup de curés et de saints prêtres, dans le Piémont et ailleurs, écoutèrent les leçons et suivirent les exemples de Cottolengo. Ils n'eurent qu'à s'en réjouir, car leurs paroisses, qui ne voyaient auparavant que le vide autour de la table de Communion, la virent depuis journellement fréquentée, et ce fut pour elles la source des bénédictions les plus abondantes.

## Le reve d'une Mere



HUBERT était né dans une grande famille d'un département du centre. Son Père, ancien officier, blessé en 1870, était loyal et généreux. Sa mère, femme énergique et généreuse, était restée fidèle aux principes de piété et aux grandes leçons du Couvent.

L'enfant, leur aîné, ne parlait pas encore, que déjà, quand on lui montrait le Jésus, il étendait ses deux petites mains vers la croix. Le jour même de sa naissance, il avait été consacré à la Vierge Marie, et, chaque soir, sa mère le portait quelques instants à la chapelle du château.

Elle lui parlait de Dieu avant qu'il pût le comprendre et, ce qui valait bien mieux, elle parlait de lui au bon Dieu. N'avait-elle pas, dès ce moment, des vues sur son fils ?

Hubert grandit, toujours protégé par le regard vigilant et par le cœur de sa mère.

A sept ans, il célébrait la messe. Il en disait plusieurs par jour, il en eût dit toute la journée, si on l'eût laissé faire. Les rubriques n'étaient pas faites pour le gêner : il ne tenait essentiellement qu'à un seul détail, au nombre réglementaire des sonneries. Malheur à l'enfant de cœur assez maladroit pour se tromper sur ce chapitre.

Car, comme bien vous le pensez, il lui fallait un enfant de cœur. Cousins, cousines, oncles, tantes, amis, visiteurs, il réquisitionnait le premier hôte venu. On se fâchait, on le grondait ; rien n'y faisait.

Son oncle, le général lui-même, n'était pas exempté de la corvée— c'en était une dans la circonstance.

“ Voyons, Hubert, sois raisonnable ; laisse donc ton oncle tranquille. Il a mieux à faire que d'entendre et de servir une messe à 3 heures de l'après-midi ! ”

Le vieil officier souriait : il faisait remarquer que, n'entendant la messe que fort rarement sur semaine et

n'y ayant jamais assisté à une heure aussi tardive, l'heure des vêpres, il pouvait bien s'exécuter. Une fois n'est pas coutume, et puis l'enfant était si mignon, dans ses gentils petits ornements de soie et de dentelles, avec ses boucles blondes répandues sur ses épaules, et si édifiant !...



Dire la messe, c'est bien. Mais le prêtre prêche aussi. Et Hubert prêchait. Les sténographes n'ont pris aucun des sermons du jeune orateur, et, ayant assez de facilité pour improviser, celui-ci n'a point laissé de manuscrits. Savait-il seulement écrire ? La postérité ne connaîtra donc pas ses chefs-d'œuvre oratoires, vous non plus, cher lecteur.



Un seul, d'ailleurs, fit impression sur l'auditoire et, n'allez pas vous scandaliser, l'amusa beaucoup. Certain dimanche, Hubert, tout yeux et tout oreilles, avait écouté avec la plus grande attention le sermon de M. le curé : rien ne lui avait échappé du geste et des intonations. Le soir, au château, il répéta ce qu'il avait entendu le matin à l'église paroissiale. Par malheur, connaissant de nom les Parisiens beaucoup plus que les Pharisien, et les républicains, que son père maudissait une bonne partie du jour, plus que les publicains, il prit les uns pour les autres. On n'en fut pas autrement choqué. Il n'y eut ni dénonciation au préfet, ni suppression de traitement : mais on en rit beaucoup et on en parle encore.

Lorsque Hubert entra au collège, sa mère, comme toutes les mamans, fit ses recommandations au Père Supérieur. Les succès scolaires, elle y tenait sans doute, mais l'âme de son fils était ce dont elle se préoccupait avant tout. Elle la savait encore bien blanche, et demandait en grâce qu'on en écartât avec soin tout ce qui pourrait la ternir.

Vint la première Communion. En ce jour béni, jour des joies sans mélange et des promesses viriles, l'enfant jouit de son Dieu comme savent le faire les âmes pures, et, dans le cœur à cœur de l'action de grâces, il dit à Jésus un secret que seuls, bien longtemps après, ont connu sa mère et son confesseur.

Et les années s'écoulèrent sans que rien ne vint troubler la candeur du collégien. Sa mère espérait toujours. Elle espérait et elle priait. Que ne peut le cœur d'une mère quand il s'agit du bonheur, du salut de son enfant!

Au lendemain de son baccalauréat qu'il subit avec succès, Hubert se présenta devant son père : il voulait être prêtre. Le père ne voulut rien entendre ; il ne consentirait jamais.

Je n'ai pas à refaire ici l'histoire de cette crise. La mère et l'enfant, l'une avec son rêve, l'autre avec son idéal : tous deux priant, tous deux, en tacticiens consommés, revenant à la charge. Et, en face, le père inflexible, inébranlable dans son refus.

Des raisons, il n'en donnait aucune. Il n'avait, disait-il, de comptes à rendre à personne. Que son fils entrât à Saint Cyr ou à Navale, il applaudirait des deux mains.

Quant au grand séminaire, il avait dit non, et priaït qu'on n'insistât pas.

Lorsqu'avait été votée la loi militaire, il avait protesté avec indignation contre "ces sectaires qui veulent avant tout entraver le recrutement du clergé". Et voilà que lui-même, sans plus se soucier d'être logique, empêchait, autant qu'il dépendait de lui, le recrutement du clergé.



Hubert n'entra ni à Saint Cyr, ni à Navale, ni à Polytechnique. Aujourd'hui, il est marié et père de famille. Son père est mort, et la pauvre mère souffre en silence de son rêve irréalisé, en songeant à ce qui aurait dû être.

Hubert est à la tête d'une grande fortune ; il porte un beau nom, et, dans sa poitrine, bat un cœur de peux.

Il n'en faut pas davantage pour exercer la plus heureuse des influences. Eh bien ! non.

Le noble châtelain mène la vie d'un inutile. Il est resté bon chrétien, grâce à Dieu ; mais il aurait pu être un apôtre. Sera-t-il jamais conseiller municipal de sa commune ? Aura-t-il même, dans son canton, une action quelconque, lui qui avait tout ce qui fait les abbés de Ségur, les abbés de Broglie et les abbés d'Hulst ? Il ne s'occupe guère que de son âme à lui et de celle de ses enfants ; et combien d'âmes il aurait pu sauver par ses écrits, ses prédications, ses aumônes et ses conseils !

Pauvre mère ! Elle avait entendu, avant la naissance de son fils, un évêque s'écrier devant un auditoire d'élite :

*"Eh ! quoi, Mesdames, vous refusez vos enfants à Dieu, comme si ce n'était pas un honneur, et le plus grand de tous que d'être revêtu du sacerdoce ; comme si ce que vous avez de plus précieux au monde, les secrets de votre conscience, vous n'alliez pas les confier au prêtre, fût-il le fils de votre fermier !"*

Et elle avait compris ce langage.

Elle comprenait aussi que la noblesse doit contribuer au recrutement d'un clergé dont elle ne saurait se passer, que c'est là une leçon à donner aux classes moins aisées, une protestation contre ces abus d'ancien régime, contre ces courses aux bénéfices et ces vocations forcées que si longtemps l'Eglise a dû subir et dont elle n'a eu que trop à souffrir.

Et sa grande âme rapproche la vie qu'elle avait rêvée pour son fils, vie d'étude, de prière, de dévouement, d'apostolat, de celle qu'elle lui voit vivre. Vie digne, sans doute, mais sans aucune action sociale, sans mission nettement comprise, vie de salon, aux conversations banales ; vie terre-à-terre, dépourvue d'envolée, sans larges horizons, enfermée, comme le parc du château, dans un cercle trop restreint. Il était plus beau, certes, le rêve qu'avait fait son cœur de femme, son cœur de mère.

Elle avait rêvé d'un apôtre et d'un saint ; en aimant son fils d'un amour maternel et chrétien, elle avait rêvé de le faire prêtre au nom de l'Eglise militante, prêtre en faveur de l'Eglise souffrante du purgatoire, prêtre en l'honneur de l'Eglise triomphante : hélas ! elle n'a sous les yeux qu'un bourgeois !



ACTIIONS DE GRACES  
 AU  
 VENERABLE PERE EYMARD

En rapportant les guérisons suivantes, attribuées par ceux qui les ont obtenues à l'intercession du Vénérable Père Eymard, nous n'entendons nullement prévenir le jugement de la sainte Eglise, ni nous prononcer sur le caractère surnaturel de ces faits.

*Frampton, P. Q.*

“ J'étais atteinte depuis quelque temps d'un mal aux yeux qui me donnait de vives inquiétudes. Je commençai une neuvaine au Vén. P. Eymard. Dès le premier jour je me sentis mieux. Depuis je suis très bien. Je remercie le bon Père Eymard de cette faveur.”

*Sunday Bay, Co Matane.*

“ Mille remerciements au Père Eymard ! Un de mes petits fils était malade depuis onze semaines, et endurait des douleurs atroces. On lui mit l'image du Père sur le cœur. A l'instant, il devint beaucoup plus calme, et deux heures après ce cher petit était parfaitement guéri. Son bonheur faisait le nôtre. Mille remerciements pour une si grande faveur.”

*St Hugues, P. Q.*

“ Mon enfant de six mois ne fut qu'un cri depuis sa naissance. Il ne dormait ni le jour, ni la nuit. J'eus la pensée de placer dans son berceau une image du P. Eymard. Depuis ce temps l'enfant est sage et repose bien la nuit. Gloire, reconnaissance à Jésus-Hostie et au Vén. Père.”

*Central Falls, R. I.*

“ Mon mari a été guéri d'un rhumatisme dont il souffrait depuis longtemps à une jambe par l'application de l'image du Père Eymard.

Mon garçon, âgé de 17 ans, avait aussi une plaie qui lui couvrait toute la jambe, depuis la cheville du pied jusqu'au genou. L'image du P. Eymard l'a aussi guéri. Merci, merci!”

*S. François du Lac, P. Q.*

“ Il y a quelques années, je fus atteinte d'un mal de reins qui me fit beaucoup souffrir. Je fus obligée de garder le lit pendant plusieurs semaines. J'ai fait une neuvaine en l'honneur du Vén. Père Eymard avec promesse de faire publier ma guérison dans le “ Messenger”, si je l'obtenais. Le mal disparut aussitôt. J'accomplis aujourd'hui, quoique un peu tard, ma promesse.

Mille fois merci au Père Eymard !

*Winooski, U. S. A.*

“ Mon mari était atteint d'une hémorragie de cerveau. Il était abandonné par trois médecins. Ayant mis sur son front l'image du Vén. P. Eymard, avec promesse de faire publier la guérison dans le “ Messenger”, j'ai obtenu cette guérison.”

*Montréal.*

Mon frère souffrait depuis plusieurs années d'un mal de reins, lorsque dans le cours du mois dernier, survint une forte éruption sur tout le corps que le médecin attribuait à un empoisonnement du sang. Le dénouement devait être fatal. Je commençai avec ma famille une neuvaine au Vén. P. Eymard. Depuis ce jour, mon frère se porte bien.”

*Lawrence, Mass.*

“ Mon petit garçon, âgé de dix mois, souffrait d'une inflammation de poumons. Le médecin n'avait plus d'espoir. Alors je pensai au Père Eymard. Nous avons commencé une neuvaine en son honneur, et avant qu'elle soit terminée, l'enfant était hors de danger.”

## SUJET D'ADORATION

### LE FILS DE LA VEUVE DE NAIM

(Voir notre Gravure)

#### I. — ADORATION.

Notre-Seigneur venait de guérir le serviteur du centurion, en récompense de la prière pleine de foi et d'humilité que ce dernier lui avait adressée. Cette guérison avait été publique et devait être, par là même, à l'abri de toute contestation. — Eh bien, malgré la déclaration formelle des domestiques du même centurion, qui assuraient qu'à leur retour à la maison, ils avaient trouvé instantanément sain le jeune homme qu'ils y avaient laissé mourant, il se trouva, parmi les Juifs, de ces esprits faibles à force de paraître forts ne croyant pas aux miracles, et qui, afin, dit Grégoire de Nazianze, d'être dispensés de croire à la guérison miraculeuse du serviteur du centurion, osèrent nier sa maladie désespérée.

Que fait alors le Seigneur ? Afin de confondre la témérité, l'audace de ces lâches calomniateurs, qui lui refusaient, à Lui, l'héritier de la puissance de son Père, le pouvoir de guérir un malade, il va, en leur présence, ressusciter un mort.

C'est dans cette intention, qu'accompagné de ses disciples et de la même foule qui le suivait depuis Capharnaüm, le Fils de Dieu se dirige vers la ville de Naïm, qui se trouvait dans le voisinage.

Il était presque aux portes de la ville, et voilà qu'une scène douloureuse se présente à ses yeux. Un jeune homme, fils unique, la consolation et l'espérance d'une mère veuve, mort à la fleur de l'âge, était porté au tombeau ; et la mère désolée, toute en larmes, en accompagnait les restes chéris, n'ayant plus le courage de vivre sans lui.

Le malheur de cette femme, veuve depuis peu de temps, privée bientôt après de son fils unique, avait excité un intérêt général ; tout le peuple prenait part à son chagrin, et la compassion touchait tous les cœurs.

C'est ce qui nous explique cette foule nombreuse assistant à cette cérémonie lugubre.

Plongée dans l'affliction, absorbée par la pensée de l'immense perte qu'elle vient de faire, cette mère infortunée pleure, mais elle ne parle pas : elle n'adresse pas au Seigneur la plus petite prière. N'importe : le spectacle de sa désolation est à lui seul une éloquente prière, allant droit au tendre Cœur de Jésus !



O très cher et très aimable Maître ! Votre bonté est si grande, que bien souvent l'homme n'a besoin que de se présenter à vous, dans l'excès de sa misère, dans l'affliction de son âme, pour éprouver les effets de votre grande charité !

C'est ce que l'Évangéliste nous apprend de vous, ô aimable Sauveur, dans cette circonstance. A la vue de cette mère éplorée, vous êtes profondément touché et vous vous attendrissez sur son malheureux sort.

O Jésus, vous ne savez qu'être bon et miséricordieux ! mais c'est surtout à l'autel que votre tendresse éclate davantage. C'est là aussi que j'aime à venir vous adorer et rendre hommage à votre amour infini.

## 2. — ACTION DE GRACES.

Soyons attentifs au récit touchant de l'Évangile.

Jésus aborde cette mère désolée, et, avec l'accent de la plus grande tendresse et de la plus profonde commisération " Pauvre femme, lui dit-il, vous êtes bien affligée, et votre affliction est légitime ; mais cessez de pleurer, "*noli flere*" vous avez Jésus pour vous, je vais vous consoler. Et, en disant ces mots, le divin Sauveur s'approche du convoi funèbre ; il en arrête la marche, il saisit de sa main divine le cercueil qui porte le cadavre du jeune homme, et, du ton de sa voix de puissant Maître du monde : " Jeune homme, s'écrie-t-il, je te le commande, lève-toi !" Le Fils de Dieu n'avait pas fini d'articuler ces mots divins, que le mort se lève sur son séant, et que, plein de vie sur le brancard même de la mort, il commence à parler. Alors l'aimable Sauveur prenant le jeune homme par la main, l'aide, Lui-même, à descendre du cercueil, et le présentant à sa mère : " Soyez heureuse, lui dit-il, voici votre enfant revenu à la vie !"

A la vue d'un prodige si extraordinaire, un sentiment de crainte respectueuse, mêlé à la stupéfaction et à l'enchantement, saisit d'abord tous les esprits, remplit tous les cœurs et rend muettes toutes les langues.

Qui pourrait exprimer la reconnaissance de cette mère affligée !

Mais que ne vous dois-je pas moi-même, ô mon divin Sauveur ! Ce n'est pas, en effet, une vie passagère que vous me donnez par la sainte Communion, ni une vie encore sujette à l'infirmité et à la mort : c'est une vie de grâce qui délivre de la mort du péché, qui me tire du péché, qui me tire du cercueil des mauvaises habitudes qui arrête les passions qui me porte au tombeau, qui me fait sentir la vertu de votre main toute puissante, et qui me rend sain et fort à la sainte Eglise, dont je deviens le membre vivant.

Gloire donc et grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, qui avez inspiré les prophètes, qui êtes venu parmi nous, et qui avez daigné visiter votre peuple, qui êtes sorti au devant de mon âme, tandis qu'elle était encore dans le che-

min. de peur qu'elle ne descendit dans le sépulcre de la damnation éternelle !...

### 3. — REPARATION.

L'Évangéliste entre ensuite dans les détails bien propres à nous instruire. Il nous montre le cadavre du jeune homme déjà sorti hors des portes de la ville, étendu dans un cercueil et porté par les fossoyeurs au tombeau. Oh ! que ces circonstances sont mystérieuses et qu'elles nous représentent bien l'état lamentable du pécheur qui a franchi l'enceinte de la ville, c'est-à-dire qui a mis le public dans le secret de ses fautes.

Ce *brancard* sur lequel est porté le jeune homme, c'est la figure expresse de la conscience endurcie ou indifférente dans laquelle le pécheur dont il s'agit se retranche, se repose stupidement, étourdi et tranquille.

Le cadavre de l'enfant *étendu dans un cercueil* est également insensible au sort qui l'attend, comme aussi aux larmes que la mère et la foule répandent sur sa fin prématurée.

Il en est de même du malheureux pécheur ; pendant que, dans l'affreux cercueil de sa conscience émoussée et éteinte, il est invisiblement entraîné vers l'abîme éternel ; tandis que ses parents et ses amis s'attristent et pleurent sur ses désordres et sur l'affreux malheur qui l'attend, lui seul paraît insensible : il ne fait attention ni à sa santé qu'il use, ni à son bien qu'il dissipe, ni à sa vie qu'il abrège, ni à sa réputation qu'il perd, ni à ses parents qu'il désole, ni à sa famille qu'il déshonore, ni au public qu'il scandalise, ni à la religion qu'il méprise, ni enfin à son âme qu'il expose à la damnation.

Au milieu du chagrin universel, lui seul est impassible : il ne se tourmente nullement ; mais plein d'assurance et presque heureux de son sort, il est entraîné vers l'abîme pour y être précipité au moment où il s'y attendra le moins.

Malheureusement, le pécheur dont je fais ici le triste portrait n'est pas isolé sur la terre : il a un grand nombre de compagnons d'infortune.

O Seigneur Jésus, vous, dont le cœur est si tendre et si compatissant, étendez encore aujourd'hui votre main sur tant de membres de votre Église qui courent à leur perte, qui sont sur le bord du précipice ou même qui sont déjà dans la mort du péché, dites-leur seulement cette parole : "*Tibi dico surge* : Je te le commande, lève-toi." Rendez-les aux prières de cette mère qui les pleure avec tant d'amertume, jusqu'à ce que, comme dit Saint Pierre Chrysologue, vous veniez au-devant d'eux pour les ressusciter, en leur donnant la joie d'une vie immortelle.

## 4. — PRIERE.

Cette veuve sublime, dit saint Ambroise, dont le chagrin est si éloquent, dont les larmes sont si fécondes, marchant accompagnée d'une grande foule qui partage son deuil, n'est pas une femme ordinaire ; ce n'est pas même une femme ; elle est plus grande qu'elle ne paraît : elle représente quelque chose de plus noble qu'elle-même ; c'est la figure de notre auguste et Sainte Mère l'Eglise.

Vous allez considérer les nobles traits de cette figure. L'Eglise, notre bonne Mère, est vivement affligée de la mort spirituelle de ses enfants ; elle les voit morts aux yeux de Notre-Seigneur son époux, elle sait qu'ils sont dignes de la mort éternelle, elle les aime tendrement, et elle pleure amèrement leur perte ; et avec elle, une troupe innombrable d'âmes saintes offrent au ciel des prières et des vœux pour obtenir leur conversion.

Ces prières et ces larmes de l'Eglise ne restent pas stériles et sans effet. Si, en effet, par ses pleurs, sa désolation, la veuve de Naïm a touché profondément le Cœur de Notre-Seigneur, saint Pierre Chrysologue nous donne à entendre que ce divin Maître se laisse encore plus vivement toucher, attendrir par ses larmes continuelles, par la sueur de sang que l'Eglise son épouse répand sans cesse pour la mort spirituelle de ses enfants.

Enfin, Notre-Seigneur, par sa voix divine, forte et puissante, rappelle de la mort à la vie spirituelle ce pauvre pécheur. A cette voix, le pécheur sort du tombeau de ses péchés, il se convertit, il parle le langage des saints, et mène une tout autre vie qu'auparavant ; l'Eglise consolée le reçoit dans son sein, comme un enfant sorti de ses égarements et devenu fidèle.

— Qui pourrait dire la joie, le bonheur de la mère veuve, serrant dans ses bras, tout rayonnant de jeunesse, de grâce et de vie son fils unique qu'elle pleurait comme mort à jamais.

Combien plus grande, dit saint Augustin, est la joie de l'Eglise, lorsqu'elle voit ressusciter les pécheurs à la vie de la grâce !

Mais cette ineffable et sainte joie n'est pas éprouvée seulement sur la terre, Jésus-Christ nous apprend qu'elle se répand dans tout le ciel. Oui, à la vue d'un pécheur qui ressuscite à la grâce par le repentir et la pénitence, l'Eglise triomphante se réjouit autant et plus encore que l'Eglise militante.

Procurons nous-mêmes à Notre-Seigneur, qui est tout amour pour nous, la joie de nous voir revenir sincèrement à Lui : L'Eglise, notre tendre mère, en sera heureuse, et ce retour sincère nous vaudra une éternité de bonheur et de gloire.



M<sup>L</sup>LE LOUISE DE MONTAIGNAG  
 SA DEVOTION ENVERS LA DIVINE  
 EUGHARISTIE.



DÈS sa plus petite enfance, Louise Thérèse annonçait que Dieu l'avait regardée avec amour. Mais c'est surtout à l'époque de sa première Communion que le Divin Maître prit une entière possession de ce cœur d'élite, pour le transformer.

Par suite d'un préjugé, contre lequel les décrets de la Sainte Eglise ont depuis justement protesté. Louise Thérèse ne fit sa première communion qu'à l'âge de 13 ans : Sa tante, la comtesse de Raffin, qui avait obtenu d'adopter l'enfant, était à cette époque plus chrétienne que pieuse, elle se préoccupa beaucoup plus de l'instruction religieuse de sa nièce, que de hâter pour elle le moment de cette grande grâce. Avant sa première communion, Louise Thérèse avait appris par cœur les 4 Evangiles, les Psaumes de David ; rien n'avait été négligé pour assurer le fruit de ce grand acte, aussi fut-il décisif. " Depuis ma première communion, disait-elle, j'ai toujours été sous l'action divine." Un profond recueillement s'empara ce jour de l'âme de Louise Thérèse, opérant un tel changement qu'on la crut malade.

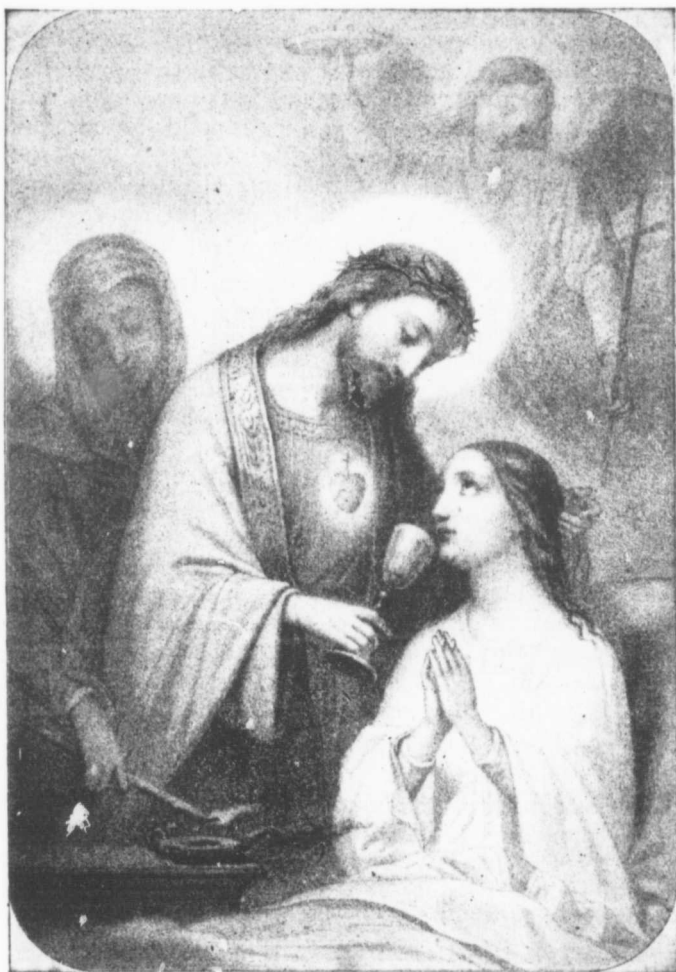
Que se passa-t-il ce 6 juin 1833 entre Louise Thérèse et Notre-Seigneur ? Nul ne le sut, mais on le devina à la vivacité avec laquelle elle écrivait en 1871 à une de ses amies qui passait à Nevers : " Je me fonde de reconnaissance au souvenir de tant de grâces. Le Cœur de Jésus vous inspirera ce que vous devez lui dire pour moi devant ce Tabernacle, d'où il est sorti le 6 Juin 1833 pour venir se donner à mon âme pour la première fois. Je ne finirais pas si je vous disais tout ce que je sens à ce sujet..." Elle disait encore dans cette même lettre : " Je pourrais dire que lorsque j'ai quitté cette belle église (la cathédrale) — chacune de ses dalles me rappelait une impression religieuse, une lumière reçue, une douleur apaisée et mille consolations recueillies."

La divine Eucharistie devint dès lors le centre de sa vie et le Cœur de Jésus qui avait pris possession de ce petit sanctuaire, ne devait plus le quitter. — Nous ne savons à quel âge elle fut admise à la communion quotidienne, mais à 17 ans, elle en jouissait déjà et, comme à cette époque cette grâce était rarement accordée, pour ne point attirer l'attention, Louise Thérèse avait mille industries pour dissimuler ses sorties matinales. A la campagne, elle partait de grand matin afin d'aller à la Messe, c'était la seule chose à laquelle elle ne renonçait jamais, aussi ses frères répondaient-ils volontiers quand on la cherchait, quelque fut d'ailleurs l'heure : " Louise est quelque part à la messe !..."

A Montluçon elle changeait souvent d'église, car, disait-elle en riant, si on m'avait vu communier tous les jours, " on m'aurait de suite mise dans une niche avec deux cierges devant." Pour obtenir ce bonheur, rien ne lui coûtait et l'on peut dire que ces pieux excès contribuèrent à ruiner sa santé.

Déjà elle menait une vie intense de prière et d'adoration, trouvant le moyen de passer jusqu'à 6 heures devant le Tabernacle.

Louise Thérèse, qui avait écrit : " *Où trouver un mot infini pour exprimer la joie de communier ?* " était vraiment insatiable du Pain de Vie et cette faim de la communion ne fit qu'augmenter avec les années ; aussi elle disait : " La communion a été ma vie, et c'est parce



Jésus en son Sacrement, soutien des malades.

qu'Il veut que je meure, qu'Il me l'a ôtée. Il veut des sacrifices complets, plus rien..." Qui dira tout ce que Louise Thérèse s'est imposé de souffrances pour recevoir tous les jours Notre-Seigneur.



Après avoir fondé un orphelinat à Montluçon elle fit élever en ce même endroit une chapelle au Dieu-Hostie. Déjà malade très gravement, clouée souvent sur un lit de douleurs, elle supporta néanmoins jusqu'en 70 ou 71 le supplice de se faire porter à la chapelle, au moins le dimanche. Bientôt après on dut la déposer à la sacristie et là, le prêtre lui apportait la Sainte Hostie. De plus en plus attachée à la croix du Maître, elle fut forcée de renoncer complètement à descendre. C'est alors que commença une lutte, combien héroïque, pour faire venir son Dieu jusqu'à elle.

On a pu appeler justement Louise Thérèse une martyre de la Sainte Communion. (1)

Par suite de ses nombreuses maladies, elle avait la gorge et la poitrine brûlées par un dessèchement qui amenait des crises d'étouffements telles, qu'alors, elle était forcée de prendre un peu d'eau. Souvent, disent celles qui l'ont vue à cette époque, après de longues luttes il fallait absolument boire une demi heure avant la communion, quelquefois quelques minutes. Mais jamais elle ne se lassait de ces luttes et chaque nuit le combat la retrouvait aussi vaillante. Cependant que de privations forcées en dépit de son courage, quelle souffrance ajoutée à la peine de ne plus voir le Tabernacle ! Du moins pouvait-elle dire : " Quand je plonge dans mon passé de 16 à 32 ans, je me rappelle mes bonheurs spirituels au pied du Très Saint Sacrement. C'était le plus violent de mes attrait ; quand j'avais une minute je courais auprès du Tabernacle. Je n'ai pas souvenir d'avoir résisté à cet appel du doux Maître, en aucune circonstance. C'est une consolation que rien ne peut me ravir, la peine que j'ai présentement serait double, s'il s'y mêlait le moindre remords du passé."

Pour lui enlever cette privation si grande on eût la pensée de demander les prières de Dom Bosco, reçu chez ses amies de Paris. Ce fut sans résultat.

(1) Voici ce qu'écrivait celle qui a accompagné le St Sacrement dans la chambre de Louise Thérèse pendant au moins 3 ans :

" On peut dire que Louise Thérèse est une victime, une martyre de la Sainte Eucharistie. Quelles souffrances elle s'impose pour pouvoir communier souvent. Quelles luttes avec la nature pour pouvoir, malgré toutes ses infirmités, recevoir son Jésus. On a beau lui dire qu'elle aggrave tous ses maux en souffrant la privation du sommeil et de la nourriture, rien ne peut arrêter son attrait irrésistible pour la Sainte Communion."

On eut alors recours à Rome par l'intermédiaire du R. P. Ramière, qui chargea le R. P. Stranolla, Recteur de la *Civitta cattolica* à Rome, d'obtenir du St Siège la faveur de pouvoir communier après avoir pris quelque chose. Voici la réponse envoyée de Rome le 17 février 1877.

“ Admis avant-hier à l'audience du Saint Père, j'ai présenté à Sa Sainteté la supplique relative à Mlle de Montaignac. Le Saint Père, après avoir tout entendu, répondit qu'il autorisait la dite dame à faire la communion *une fois par semaine*, après avoir pris, pour rafraîchir sa gorge, un breuvage, *à l'exclusion de tout espèce d'aliment*. Cette concession me paraissait un peu restreinte, j'ai supplié le Pape d'accorder cette même faculté pour deux communions dans chaque semaine ; ce à quoi le Saint Père a bien voulu consentir.”

Malgré cette faveur, Louise Thérèse ne pouvait se consoler de ne recevoir que si rarement Notre-Seigneur, et elle se décida à plaider sa cause auprès de Mgr de Dreux-Brézé, son Evêque. Mais Monseigneur ne se montrait point de son avis et prêchait le respect. “ Eh bien, moi Mgr., répondit Louise Thérèse, je prêche l'amour.” Mais ce fut en vain. Et lorsque en 1883 une nouvelle supplique fut adressée au Saint-Père, par l'intermédiaire de l'évêque de Moulins, cette supplique où il était dit que “ l'unique consolation de la malade était de faire la Sainte Communion plusieurs fois la semaine ” ne parvint jamais jusqu'à Rome.

Ce désir si ardent de la Ste Communion ne venait point des jouissances très douces goûtées au banquet eucharistique. A quelqu'un, témoin de ses longues actions de grâces, qui lui disait : Notre-Seigneur a dû vous dire bien des choses pendant ce temps, Louise-Thérèse, après avoir réfléchi, répondit simplement : “ Il m'a beaucoup crucifiée, beaucoup éclairée, beaucoup enseignée.”

Elle se préparait à la Sainte Communion par une heure d'oraison et faisait une demi heure d'action de grâces.

Une de ses amies intimes écrivait : “ J'ai souvent accompagné le bon Dieu et toujours avec une profonde impression. Pendant qu'on disait le Confiteor, on sentait Louise-Thérèse s'humilier si profondément, que cette disposition intérieure était visible sur ses traits. Puis,

quand elle avait reçu Notre-Seigneur, on sentait que tout le reste lui échappait, elle s'abîmait dans un recueillement qui est l'une des choses qui m'a le plus frappée. Cette attitude d'adoration profonde la transformait."

Une autre affirmait qu'étant entrée plusieurs fois dans sa chambre pendant qu'elle terminait son action de grâces, elle la trouvait complètement ravie en Dieu et comme elle ne s'apercevait pas de son entrée, la servante de Dieu continuait à haute voix ses colloques enflammés avec Notre-Seigneur.

Son amour envers le divin Maître était un amour réparateur, toujours occupé de dédommager N.-S., de le consoler des outrages, dont Il est l'objet surtout de la part de ses amis, car, écrivait-elle : "*Nous devons être réparatrices et les blessures causées à N.-S. par ses amis, sont les plus cruelles.*"

Ce fut le perpétuel souci de Louise Thérèse et cela jusqu'à la veille de sa mort, où elle demande à une amie de faire faire une neuvaine de communions pour réparer ce que la souffrance de l'agonie avait pu enlever à la ferveur de sa dernière communion.

Le Tabernacle fut sa vie, et sa dernière ambition fut de gagner avec son travail, de quoi acheter une petite lampe qui brûlerait après sa mort devant le St Sacrement et perpétuerait sa reconnaissance et son amour. Elle confia son plan à une de ses meilleures amies, lui expliqua qu'elle voulait y faire graver : "*Venite ad me omnes*" et puis : "*Le zèle de votre gloire m'a consumée... consumée... non pas dévorée, consumée.*" (Elle savourait ce mot comme pour en constater la vérité). Au bas du chandelier je mettrai : "*Louise-Thérèse.*" En considérant cela j'ai pleuré, dit-elle, et ses yeux se remplirent de larmes en pensant à ce petit ex-voto de son amour."

Son désir fut réalisé et une lampe telle qu'elle l'avait décrite, brûle perpétuellement aux pieds de Notre-Seigneur, Lui redisant l'amour de Louise-Thérèse.

Louise-Thérèse, dans son amour immense pour la Sainte Eucharistie, ne se contenta pas de l'honorer, elle travailla toute sa vie à la faire honorer, procurant par tous les moyens en son pouvoir, au divin Prisonnier du Tabernacle des adorations et des louanges.

Dès 1854, elle obtint de Monseigneur de Dreux-Brézé, pour son modeste petit oratoire, la faveur de l'adoration réparatrice. Chaque jeudi et le 1er vendredi de chaque mois la sainte Hostie était exposée sur l'Autel. Bientôt elle obtint encore de son évêque d'établir l'adoration à Moulins, dans les principales villes et, en peu de temps, elle s'étendit à tout le diocèse. Nul ne connut les efforts et les peines qu'elle s'imposait pour recruter des adoratrices. Avec quel zèle elle excitait à venir adorer Notre-Seigneur. " L'œuvre si touchante de l'adoration excite toute notre sollicitude. Nous supplions nos chères Associées de faire de nouveaux efforts pour venir offrir à Jésus dans son Sacrement d'amour, l'hommage de leurs cœurs fidèles ! Cette œuvre languit faute d'un peu de ferveur ! délaïsons-nous Jésus comme ceux qui ne le connaissent pas et qui passent devant son temple, sans y entrer jamais etoyer le genou ! Songeons à cet amour incompréhensible qui le tient enfermé dans nos Tabernacles, à cet amour qui subit tant d'outrages pour nous donner ses consolations ; lui refuserons-nous un quart d'heure d'adoration ? Que chaque associée veuille bien chercher parmi ses connaissances riches ou pauvres, une personne qui la remplace au besoin ; du zèle ! du zèle ! "


Aujourd'hui et depuis plusieurs années, selon le vœu de la servante de Dieu, le Très Saint Sacrement est tous les jours exposé dans la chapelle de l'Orphelinat qui fut élevée par elle à cette fin.

C'est encore son amour pour l'Adorable Sacrement de nos autels qui la porta à fonder l'œuvre des Samuels du Cœur de Jésus-Enfant. Elle disait : " la réparation par excellence n'est-elle pas de préparer à l'Autel des ministres qui soient dignes d'y monter ? " Dans ce but : conserver le germe précieux de la vocation dans les âmes où la grâce l'aurait déposée, le mettre à l'abri des dangers auxquels l'exposent l'esprit du monde, les passions naissantes, les mauvaises compagnies et lui permettre de se développer et d'éclorre au jour marqué par la Providence.

Conservé purs et intacts les cœurs qui devraient être un jour les sanctuaires vivants et privilégiés de Jésus-Christ.



## A NOS ABONNES


 ous avons la confiance que vous tous, chers abonnés, profiterez de l'époque des renouvellements pour faire la propagande du *Petit Messager du Très Saint Sacrement*, et que chacun de vous fera tous ses efforts pour nous procurer un abonné nouveau.

A l'occasion du Grand Congrès Eucharistique international qui s'est tenu à Rome, notre Saint Père le Pape Pie X, adressant la parole aux membres du comité, et, en leur nom, à tous les zéloteurs de l'Eucharistie, leur disait :

"L'objet de votre zèle est le plus sublime, le plus efficace, le plus tendre : le plus sublime, parce qu'en lui se résume toute la religion ; le plus efficace, parce qu'il est la source de toutes les miséricordes ; le plus tendre, parce qu'il s'agit du plus cher de tous les amis, toujours prêt à répandre sur nous ses bienfaits... Nous devons faire de notre mieux, dans notre pau-



vreté et notre misère, pour prouver à Jésus-Christ notre gratitude, notre reconnaissance ; et alors le ciel s'ouvrira au-dessus de nous et les grâces choisies en descendront qui sont la paix, la charité, le bien universel. Et alors, nous jouirons sur la terre de la miséricorde infinie que la Providence qui nous aime nous envoie."

Eh bien ! voilà précisément le but auquel tend de toutes ses forces le "*Petit Messenger*." Procurer la gloire de Jésus-Hostie, le faire connaître et aimer, telle est toute son ambition. Et c'est pourquoi, l'acquisition d'un lecteur de plus, c'est pour lui, la conquête d'une âme à qui il reviendra chaque mois redire le nom de Jésus, ses douceurs, ses charmes, ses bontés et son amour dans l'Eucharistie.

Hélas ! est-il besoin de signaler combien ce mal des mauvaises lectures fait de ravage ? Les publications malsaines se multiplient, au grand détriment de la foi et de la moralité. A coup sûr, il n'est pas un de nos abonnés qui ne soit disposée à faire la guerre aux publications pernicieuses et à bon marché. Le moyen ? Un des plus efficaces, c'est de soutenir et de propager les bonnes publications, de les répandre, de les distribuer. Et quand elles joignent à la modicité du prix l'attrait de belles gravures, d'histoires touchantes, de pieuses pensées, de traits édifiants, il semble qu'il soit facile à une personne zélée de recruter des abonnés et des lecteurs.

N'est-ce pas le cas du "*Petit Messenger*" ? Faites donc de la propagande, chers abonnés, pour cette publication à laquelle vous êtes attachés. Ce sera vraiment faire de l'apostolat eucharistique, c'est-à-dire, comme le proclame notre Saint Père le Pape, le plus utile et le plus fructueux, car l'Eucharistie est le grand remède aux maux qui affligent l'Eglise et le secret de la victoire contre les puissances de l'enfer.

---

#### **Avantages spirituels offerts à nos abonnés.**

1. Ils ont part à une messe célébrée chaque semaine, soit 52 Messes par an, à leurs intentions, pour les vivants et pour les défunts. Ils participent, en outre, à toutes les prières et bonnes œuvres de la Communauté du T. S. Sacrement.
2. Ils ont part, après leur mort, à un Service solennel, célébré chaque année, à perpétuité, dans le cours de novembre.
3. Nos abonnés ont le mérite de soutenir l'Œuvre de l'Exposition perpétuelle du Très Saint Sacrement dans notre Sanctuaire.





## Le Décret

SUR

# l'âge de la Première Communion



*Réponse à une objection.*



EXCELLENTS pères de famille, sachant la grandeur du mystère eucharistique, et connaissant, d'autre part, la légèreté de leurs enfants, s'effrayent d'une démarche qu'ils jugent prématurée. " La Première Communion est le plus grand acte de la vie. Mon fils est trop jeune encore pour en comprendre la portée. Je préfère qu'il attende. Mieux préparé, il en profitera mieux. Que peut une communion dans un cœur d'étourdi ? " A quoi je répons d'abord que la sainte Eucharistie opère par elle-même, "ex opere operato," c'est-à-dire par la vertu de Notre-Seigneur. Pourvu qu'elle rencontre une âme en état de grâce, elle produit



Laissez-les donc venir !

des merveilles dont nous ne nous rendrons compte  
qu'au ciel. Votre fils, si étourdi qu'il soit, a déjà assez

de tête pour commettre un péché ? — Hélas, oui ! Et je crains même... — Il a donc besoin de communier. Soyez certain que Notre-Seigneur désire d'un grand désir s'emparer de tout lui-même, pour conserver et fortifier en lui la grâce de son baptême. Il ne le gardera pas de tous les enfantillages — heureusement ! — mais il le préservera des chutes graves, c'est l'essentiel. Si vous différiez à ce cher petit un secours si utile, vous l'exposeriez peut-être à des surprises que vous seriez le premier à déplorer ensuite. Sans doute, les fruits du sacrement dépendent pour une partie des dispositions qu'on y apporte ; mais l'innocence est, somme toute, la meilleure des dispositions. En sa première candeur, l'enfant n'oppose aucun obstacle à l'action de la grâce ; sa mère lui a appris à dire chaque jour, en toute simplicité : " Mon Dieu, je vous aime ; " Jésus-Christ n'en demande pas davantage. Sur ce miroir, limpide comme une eau près de sa source, éclairé d'un rayon de foi et d'amour, Jésus fixe à son aise sa divine ressemblance. L'enfant, quatre ans plus tard, serait plus recueilli ? Il offrirait à son Dieu plus de victoires sur lui-même, plus de sacrifices, plus de mérites ? C'est possible. Je ne prétends pas que la Première Communion faite à 7 ans soit aussi féconde qu'elle l'eût été à 11, précédée de la préparation ordinaire. Je dis seulement qu'elle assure une force peut-être déjà nécessaire ; et j'ajoute : cette Première Communion, faite si jeune, ne restera pas isolée. Elle sera suivie de beaucoup d'autres, qui se compteront par dizaines, par centaines, si les parents sont très fidèles à leur devoir. Il s'agit donc de comparer, non pas la Première Communion de 11 ans avec la Première Communion de 7 ans, mais la Première Communion de 11 ans avec la série des communions échelonnées sur les années qui séparent les deux âges. Or, chacune de ces communions nourrit lentement l'âme. L'ensemble cause un progrès continu, une croissance constante qui développe normalement les énergies surnaturelles, comme une saine alimentation augmente jour par jour la vigueur physique. Quand votre enfant atteindra l'âge où il eût autrefois communié pour la première fois, il sera je ne dis pas parfait, certes ! mais formé pour la lutte qu'exige la vertu...



## A JESUS - HOSTIE

Où te trouver, source de vie,  
 Toi qui doit faire mon bonheur ?  
 Ah ! c'est bien dans l'Eucharistie  
 Que m'apparaît surtout ton cœur,

J'irai donc à l'Eucharistie,  
 Là je trouverai mon Jésus ;  
 Mon bonheur est dans cette hostie :  
 Je ne désire rien de plus.

Heureux les anges qui te contemple  
 Au tabernacle nuit et jour !  
 Oh ! que ne puis-je, à ton exemple,  
 Y rassasier mon amour ?

Les rêves de mon âme avide,  
 O Jésus, tu les accomplis ;  
 Tout le reste à laissé le vide  
 Dans ce cœur que toi seul remplis.

Oh ! viens, viens dans ta tendresse  
 Réconforter mon pauvre cœur :  
 L'ennemi le poursuit sans cesse ;  
 Mais il t'appartient, doux Sauveur.

E. M.-E.



*Prions pour nos abonnés défunts.*



Montréal : Georges Turgeon. — Adolphe Laperle. — Adrien Préfontaine. — Rév. M. Grégoire, desservant de St-Louis de France. — Henri Thibeault. — Adams, Mass : Mme Louis Bazinet. — Stanfold : Mme Julie Boulanger. — St. Hyacinthe : Melle Eugénie Brulé. — Nashua : Mme Albert Labrecque. — St Evariste : Rév N. Proulx, curé. — Fraserville : L. N. Paul Dévost. — St Jérôme : Mme Louis Homuy. — L'Isle-Verte : Melle Blanche Emma Ouellet. — Caraquet, N.B. : Mme Joseph Doucette. — Lowell, Mass : Mme Edouard Tessier. — St Célestin : Pierre Pellerin — Gloucester, Mass. : Jerry Bennett. — Nomingue : Dame David Lefebvre. — Bristol, Conn. : Mme P. Lupien. — Cohoes, N. Y. : Melle Grestine Mailloux. — St-Mathieu : Mme Jos. Jean. — Danville : Mme Frank Thibault. — Château-Richer : Zéphirin Rhéaume. — Mme Georges Trepanier. — St Célestin : Isaïe Doucet. — Trois-Rivières : Rde Sœur Marie du St Rédempteur, R. P. S. — Pointe Fortune : Palma Campeau. — Southbridge, Mass. : Dame Narcisse Desautels. — St Laurent : Rde Sœur Marie de St Vincent de Paul. — Ste Angèle de Laval : Dame Vve Clovis Tourigny. — Pawtucket, R. I. : Dame Frank Gauvin. — L'Épiphanie : Melle Delima Martel. — Lawrence, Mass : Mme Marie Bourassa.

Publié avec l'approbation de Monseigneur l'Archevêque de Montréal.

—  
de  
ss :  
—  
ne  
—  
iis  
—  
is :  
—  
ne  
—  
u :  
—  
res  
is :  
nte  
ne  
St  
lo-  
n.  
ss :